

## Précarité et lien social: quel rapport ?

Une question revient régulièrement autour des problématiques du précaire : celle du lien social. En même temps, le rapport entre les deux est toujours assez flou. La rupture du lien social est-elle une conséquence de la précarité ? Au contraire est-elle une cause de la précarité ? Est-ce que le travail sur le lien social a des effets sur la précarité ? Ou alors, le lien social n'est-il qu'un luxe réservé aux non-précaires ? La problématique amène aussi cette autre série de questions : on oppose souvent l'autonomisation à la précarité. Or, quel est le lien entre autonomie et lien social ? Il serait peut être utile de revenir sur cette relation un peu obscure qui est pourtant au cœur du travail social.

Guillermo KOZLOWSKI

Le lien social, on n'a pas cessé de tenter de le ranimer, de l'aider à survivre, de le construire ou de le reconstruire. Depuis 1830<sup>1</sup>, date où fut pour la première fois formulée explicitement<sup>2</sup> la question sociale, et sans doute déjà avant, on craint la désintégration de notre société. On se plaint de la solitude dans les grandes villes, de la déshumanisation du monde, on tente de ramener les exclus dans le lien social.

On s'occupe beaucoup de la question - on est tous d'accord pour dire que c'est important « le lien social » et rares sont les voix à affirmer une position contradictoire. Or, cet intérêt commun n'a pas l'air d'être très efficace.

Un autre élément : depuis les deux siècles qu'on en parle, ce problème semble toujours dater d'avant-hier, il paraît toujours être né de la dernière pluie, ou de la dernière crise économique, de la dernière vague d'immigration, des nouvelles technologies, etc. C'est la faute au « mode de vie moderne », mais en même temps, c'est tout cela qui caractérise le mode de vie moderne: une tautologie, qu'on ne cesse de répéter depuis le XIX<sup>e</sup> siècle.

Notre proposition est d'élargir le point de vue pour nous permettre de penser une problématique qui nous est trop proche. De chercher une sorte de généalogie de cette question dans le sens que Foucault<sup>3</sup> donnait à ce mot dans son séminaire : « *Appelons, si vous voulez « généalogie » le couplage des connaissances érudites et des mémoires locales, couplage qui permet la constitution d'un savoir historique des luttes et l'utilisation de ce savoir dans les tactiques actuelles.*<sup>4</sup> »

Dans nos bagages, nous pourrions emmener une phrase. Une phrase qui traverse « Métamorphoses de la question sociale » de Robert Castel, c'est une sorte de ritournelle qui revient, métamorphosée chapitre après chapitre de l'histoire de la question sociale : « *Vivre au jour la journée* ». C'est la musique des vagabonds de la fin du Moyen-âge, des paysans sans terre, des ouvriers du début de la révolution industrielle, des précaires d'aujourd'hui.

« *Vivre au jour la journée* », cette phrase gardons-là, surtout parce qu'elle est ambiguë, parce qu'elle est peut être le lot quotidien des pauvres, mais aussi le modèle de réussite de ceux qui peuvent se permettre de faire de leurs caprices, une vie.

---

1 FOUCAULT, Michel, « La philosophie analytique de la politique » in Dits et écrits vol II, éditions Gallimard 2001, pp 540-541

2 CASTEL, Robert. « Métamorphoses de la question sociale », éditions Fayard 1995, p.18 et suivantes

3 FOUCAULT, Michel, « La philosophie analytique de la politique » in Dits et écrits vol II éditions Gallimard 2001, pp 540-541

4 FOUCAULT, Michel, « Il faut défendre la société », éditions Seuil-Gallimard, 1997, p.10

## Moyen âge

Commençons par ceci : qu'y avait-il avant ? On parle de dé-tissage, mais quel est ce tissu dont on suspecte l'effilochement.

Robert Castel remonte pour sa part au Moyen âge et il affirme que « *Par le mode de sociabilité qu'elle orchestre, la société féodale conjugue même deux vecteurs principaux d'interdépendance qui conspirent à sa stabilité : les rapports horizontaux au sein de la communauté rurale, les rapports verticaux de la sujétion seigneuriale. Son unité de base est en effet la communauté d'habitants ancestralement composés de familles lignagères soudées face aux exigences militaires et économiques de la seigneurie qui la domine. Chaque individu se trouve ainsi pris dans un réseau complexe d'échanges inégaux qui le soumettent à des obligations et lui procure des protections en fonction de cet organigramme à double entrée : la dépendance par rapport au seigneur ecclésiastique ou laïc, l'inscription dans le système de solidarités et de contraintes du lignage et du voisinage. Comme le dit d'une manière heureuse un historien de l'ancienne école dont la prolixité est souvent plus approximative : « Aucune époque ne s'est plus efforcée de combiner entre les individus des rapports immuables ; aucune n'a été ensuite plus embarrassée par son œuvre, et n'a plus souffert pour l'anéantir. »<sup>5</sup>* »

C'est une société dans laquelle on se retrouve de proche en proche, à commencer par sa famille, dans une série de liens d'interdépendance qui structurent la société entière. Cette société n'est pas riche, mais le type de liens qui la constituent garantit une relative sécurité à ceux qui y vivent.

Ce qui nous intéresse, dans cette histoire, c'est la décomposition de ce type de liens, décomposition qui survient à partir de 1300. Beaucoup de raisons à cela : un accroissement démographique, une relative prospérité économique, la fin des invasions barbares... puis au milieu du siècle, la peste noire qui va réduire d'un tiers la population européenne.

Donc d'abord : un accroissement de la population : un certain nombre de jeunes doivent quitter leur famille parce que les champs ne sont pas assez productifs pour les nourrir ; la fin des croisades qui drainaient une partie importante de ces déshérités et autres laissés pour compte ; ensuite la peste qui va laisser beaucoup d'orphelins, des familles incapables de travailler et d'autres qui, au contraire, vont s'enrichir...

Cette suite d'événements et situations finira par déséquilibrer définitivement cette société. L'important n'est pas cependant d'identifier les causes exactes du relâchement des liens féodaux. Ce qui est intéressant est ce constat : ces liens laissaient échapper beaucoup trop de monde, le maillage du lien social est devenu trop large. De plus en plus de gens se retrouvent hors circuit et deviennent impensables. Peu à peu, ces « marginaux » devinrent tellement nombreux qu'ils mirent en balance et en question le système féodal en lui-même.

Tout d'un coup, la menace n'était plus extérieure, mais intérieure. L'apparition d'inutiles au monde, de ceux dont on dit qu'ils ne sont que « le poids inutile de la terre ». Ce ne sont pas simplement des pauvres, des vagabonds, ils deviennent des surnuméraires, des Hommes en trop. L'obsession du pouvoir féodal sera de fixer ces gens, empêcher qu'ils cassent la structure rigide de cette société, empêcher le mouvement même s'il s'agit de travailler<sup>6</sup>.

La question sociale a toujours existé comme problème, comme « *l'inquiétude à maintenir la cohésion d'une société* »... Or, il n'y a jamais eu d'équilibre. Mais en même temps, ça n'a pas de sens de pleurer les liens étroits de la société féodale, d'une part parce qu'ils n'avaient rien de très attrayants, mais surtout parce qu'il n'y a aucun retour dans l'histoire.

---

5 CASTEL, Robert, « Métamorphoses de la question sociale » éditions Fayard, p.35-36

6 Après l'épidémie de peste noire, la population étant réduite d'au moins un tiers, il y a du travail, on manque de main-d'œuvre, simplement il faut se déplacer. Des lois, parfois très sévères, vont cependant être érigées pour bloquer cette émigration.

« Aujourd'hui ces contraintes sur l'emploi sont imposées par la modernisation de l'appareil productif. Au contraire, au XIV<sup>e</sup> siècle la contrainte est celle de la tradition. Elle veut fixer la main-d'œuvre dans des statuts immuables de l'organisation du travail. La residual population n'est donc pas une réserve de force de travail, une « armée de réserve ». Elle est faite, au moins pour une part, d'individus déterritorialisés, mobiles, qui n'ont pas trouvé de place dans l'organisation traditionnelle du travail, mais auxquels le Code du travail devient explicite à travers les injonctions qui se multiplient à partir du XIV<sup>e</sup> siècle veut interdire de s'employer autrement que sous les formes traditionnelles prescrites. Cette contradiction est à l'œuvre jusqu'à la révolution industrielle... ces individus « disponibles » ne sont pas pour autant immédiatement enrôlables. Quelle est la place de celui qui, par rapport à cette organisation du travail, est « libre » mais démuné de tout ? Dans un premier temps et pour longtemps : nulle part. <sup>7</sup> »

On voit bien le problème dans les descriptions que la littérature fait des villes au XIX<sup>e</sup> siècle, on décrit une masse de gens obscure et irrationnelle, une « cour des miracles ». Pour qu'elle devienne productive, il faudra la rendre transparente, l'individualiser, rationaliser cette masse en rendant « rationnel » chaque individu, avec cette condition seulement on pourra s'en servir pour produire efficacement. Partout : dans l'armée, les ateliers, les écoles ou les hôpitaux, on mettra au point des dispositifs pour une production de masse.

On va donc tenter d'utiliser cette masse de déshérités qui n'ont que leurs bras pour travailler, mais pour cela il faut inventer les techniques, les dispositifs qui le permettent.

### Dans les interstices, l'homme nouveau

« Comme ses contemporains, il a rencontré le problème de l'accumulation des hommes. Mais alors que les économistes posaient les problèmes en termes de richesse (population-richesse, parce que main-d'œuvre, source d'activité économique, consommation ; et population-pauvreté, parce qu'excédentaire ou oisive), il pose, lui, la question en termes de pouvoir ; la population comme cible de domination. On peut dire, je crois, que les mécanismes de pouvoir, qui jouaient même dans une monarchie administrative aussi développée que la monarchie française, laissaient apparaître des mailles assez larges : système lacunaire, aléatoire, global, n'entrant guère dans le détail, s'exerçant sur des groupes solidaires ou pratiquant la méthode de l'exemple (comme on le voit bien dans la fiscalité ou dans la justice criminelle) le pouvoir avait une faible capacité de « résolution » comme on dirait en termes de photographie ; il n'était pas capable de pratiquer une analyse individualisante et exhaustive du corps social. Or les mutations économiques du XVIII<sup>e</sup> ont rendu nécessaire de faire circuler les effets du pouvoir, par des canaux de plus en plus fins, jusqu'aux individus eux-mêmes, jusqu'à leur corps, jusqu'à leurs gestes, jusqu'à chacune de leurs performances quotidiennes. Que le pouvoir, même avec une multiplicité d'hommes à régir, soit aussi efficace que s'il s'exerçait sur un seul. <sup>8</sup> »

Le « Il », c'est Jérémie Bentham (1748-1832), philosophe anglais, un des fondateurs de l'école utilitariste. Politiquement situé à gauche, il sera notamment proclamé citoyen d'honneur par la République française en 1792. Voici comment il présente lui-même son projet de prison Panoptique ;

« Messieurs,

si l'on trouvoit un moyen de se rendre maître de tout ce qui peut arriver à un certain nombre d'hommes, de disposer tout ce qui les environne, de manière à opérer sur eux l'impression que l'on veut produire, de s'assurer de leurs actions de leurs liaisons, de toutes les circonstances de leur vie, en sorte que rien ne pût échapper ni contrarier l'effet désiré, on ne peut pas douter qu'un moyen de cette espèce ne fut un instrument très énergique qui les gouvernements pourroient appliquer à différents objets de la plus haute importance. <sup>9</sup> »

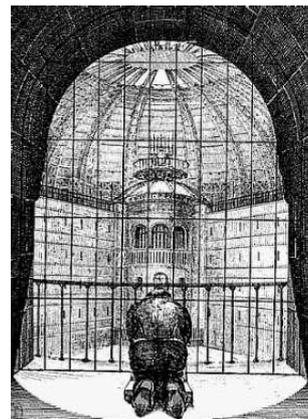
7 CASTEL, Robert, « Les métamorphoses de la question sociale », *Op. cit.*, p.89

8 FOUCAULT, Michel, « L'œil du pouvoir » in Dits et écrits vol II, éditions Gallimard 2001, p.191

9 BENTHAM, Jeremy, « Le panoptique », éditions bellefond, 1977, p.3-4

Le dispositif panoptique inventé par Jérémie Bentham en sera l'image la plus aboutie, la forme idéale de cette nouvelle forme de pouvoir. « *Le principe étant : à la périphérie, un bâtiment en anneau, au centre, une tour ; celle-ci est percée de larges fenêtres qui ouvrent sur la face intérieure de l'anneau. Le bâtiment périphérique est divisé en cellules, dont chacune traverse toute épaisseur du bâtiment. Ces cellules ont deux fenêtres : l'une ouverte vers l'intérieur, correspondant aux fenêtres de la tour ; l'autre donnant sur l'extérieur, permet à la lumière de traverser la cellule de part en part. Il suffit alors de placer un surveillant dans la tour centrale, et dans chaque cellule d'enfermer un fou, un malade, un condamné, un ouvrier, un écolier. Par l'effet de contre-jour, on peut saisir de la tour, se découpant dans la lumière, les petites silhouettes captives dans les cellules de la périphérie. En somme, on inverse le principe du cachot ; la pleine lumière et le regard du surveillant captent mieux que l'ombre, qui finalement protégéait.*<sup>10</sup> »

Ceux qui sont dans les cellules se retrouvent dans la lumière, sous l'œil du pouvoir, isolés, placés dans un environnement entièrement maîtrisé. L'idée est la suivante: dans cette position, il s'en suivra un long monologue avec lui-même où finalement, le détenu en revenant sur sa vie, son côté sain et rationnel prendra le dessus. Le criminel est « quelqu'un qui s'est trompé », qui n'a pas bien saisi où étaient ses intérêts. L'objectif n'est pas seulement d'enfermer les gens, mais surtout de produire un effet sur eux. L'effet est que désormais l'ensemble des gestes de sa vie est pensé en termes utilitaristes, en termes d'intérêt. C'est pourquoi ce dispositif peut être exporté dans n'importe quelle autre institution. Dans un atelier, une école, un hôpital, ou une armée.



Faire en sorte que chacun intériorise le pouvoir, c'est en cela que le panoptique est un modèle de société. Nul besoin pour cela de lourdes prisons en pierre, lorsque n'importe quel chômeur est convoqué à l'Onem ou chez Actiris pour qu'un fonctionnaire lui lise dans l'écran de son ordinateur l'ensemble de sa vie, en lui demandant qu'est ce qu'il fait de « rationnel » pour trouver un emploi le principe est le même. -si vous vous trouvez là c'est parce que vous n'avez pas été suffisamment sérieux, vous avez mal géré votre petite entreprise. Mieux, c'est ainsi qu'il va lui-même penser sa vie, chacun des gestes de sa vie.

### Le filtre utilitariste

Le panoptique fonctionne comme une sorte de filtre. « *Cela (la figure de l'individu) est le fruit d'un long parcours de formation d'un pouvoir fondé sur l'exclusion et la séparation. Nous pouvons, d'une façon synthétique, présenter ce processus de « décantation » comme le cheminement qui nous amène des terres complexes de la substance jusqu'à l'hyper simplification panoptique capable de produire ce personnage que nous avons présenté comme l'individu/moi. Les étapes à franchir seraient les suivantes. De la substance originelle, telle que l'on peut concevoir une sorte de magma dans lequel se fond tout existant, on procède à*

10 FOUCAULT, Michel, « L'œil du pouvoir », *Op cit.*

une première séparation de la matière inorganique et de la matière organique. Dans celle-ci on laisse de côté le végétal pour privilégier l'animal, puis on opère une autre coupure en laissant du côté de l'opacité, du voile, l'animal, pour ne garder que l'homme. Une fois arrivés à l'homme, on procède à une nouvelle séparation, le véritable homme n'étant pas celui qui existe quand il dort, mais quand il est éveillé, conscient. Puis, dans cet homme éveillé, on établit clairement la séparation entre le fou, qui reste du côté du voile et de l'opacité, et l'homme normal, le « sage ». Mais là encore, on sépare chez l'homme sage, l'imaginaire, qu'on laisse de côté, ne gardant que la raison, plus proche du projet du pouvoir. Enfin, de la raison on sépare le désir, beaucoup trop opaque, du savoir.<sup>11</sup> »



La tour de Babel de Bruegel

L'individu autonome, c'est ce qui reste après ce long processus panoptique, que ce soit dans les imposantes prisons en pierre ou dans le bureau « cool » du coach branché et dynamique qu'on propose aux chômeurs, l'objectif reste le même. C'est à ce niveau que devrait se poser la question du lien social. Penser la société en termes d'individus autonomes est une forme de pouvoir. Ce n'est pas un dommage collatéral ni un dysfonctionnement.

### Le lien comme conflit : l'exemple de la lutte des classes.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le travailleur libre, le salarié, devient l'atome de base de la production ; s'il occupe alors cette position, ce n'est pas parce qu'il s'est libéré des chaînes féodales et non plus parce que celles-ci se seraient décomposées. Le travailleur libre tient cette place parce qu'on a inventé des dispositifs de pouvoir qui permettent d'individualiser et de gérer, un par un, et dans un très grand nombre de travailleurs, mais aussi les malades, les prisonniers, les écoliers, les soldats. Ces nouveaux dispositifs vont peu à peu déplacer l'ensemble de la société et constituer un nouveau mode de gouvernement : le libéralisme.

Comme le remarque Marx, « *Il faut en effet des siècles pour que le travailleur « libre », par suite du développement de la production capitaliste, se prête volontairement, c'est-à-dire soit contraint socialement à vendre tout son temps de vie active, sa capacité de travail elle-même, pour le prix de ses moyens de subsistance habituel, son droit d'aînesse pour un plat de lentilles.* »<sup>12</sup>

D'une certaine manière, ce que le mouvement ouvrier a réussi à faire, c'est contester cette figure du travailleur libre. Libre au sens de sans attache, gouverné uniquement par son intérêt, à faire apparaître cette liberté comme le fait d'une abstraction. Penser en termes de classes peut être une façon de repenser le lien social. Pour le libéralisme, les liens sont toujours de liens externes, de liens d'intérêt entre deux parties autonomes. C'est pourquoi ces liens peuvent toujours être mis sous la forme d'un contrat. Il y a deux parties et, au milieu, un papier qui fait le lien.

Ce que Marx permet de penser, c'est que, pour arriver à cela, il faut faire abstraction de beaucoup d'autres liens beaucoup plus profonds. Une langue, une histoire, des processus démographiques, un territoire, des conflits, qui ont produit ces individus tels qu'ils sont. Qui ont produit les prolétaires en tant que prolétaires et les capitalistes en tant que capitalistes. Le lien n'est plus un lien externe. Il vient du fait que les hommes vivent dans des situations concrètes dont ils ne peuvent s'abstraire pour la simple raison qu'ils ont un corps.

11 BENASAYAG, Miguel, « Le mythe de l'individu », éditions de la découverte, 1998, pp 62-63

12 MARX, Karl, « Le Capital » livre premier tome 1, éditions Sociales, 1975, p.265

« *Après moi le déluge ! Telle est la devise de tout capitaliste et de toute nation capitaliste. Le capital ne s'inquiète donc point de la santé et de la durée de la vie du travailleur, s'il n'est pas contraint par la société. À toute plainte élevée contre lui à propos de la dégradation physique et intellectuelle de mort prématurée, de tortures du travail excessif, il répond simplement « pourquoi nous tourmenter de ces tourments, puisqu'ils augmenteront nos joies (nos profits) ? » Il est vrai qu'à prendre les choses dans leur ensemble, cela ne dépend pas non plus de la bonne ou mauvaise volonté du capitaliste individuel. La libre concurrence impose aux capitalistes les lois immanentes de la production capitaliste comme lois coercitives externes (...)*<sup>13</sup> »

Cela ne dépend pas du capitaliste individuel. Comme individu, il n'a pas de responsabilité sur ces conditions de travail, car dès qu'on pense en termes capitalistes, on ne peut faire autrement (par contre, il est responsable de penser en ces termes). Mais on peut aller plus loin : un ouvrier individuel n'a pas non plus grand chose à dire. Cet individu autonome, réduit à sa conscience rationnelle, doit simplement calculer s'il est ou non rentable d'utiliser son corps de cette manière. Quelle que soit sa place sur l'échelle sociale, le mot d'ordre de l'individu autonome est « après moi le déluge » ; son lot, sinon son idéal est de « vivre au jour la journée ». Ces conditions ne sont inacceptables que dans la mesure où on les pense en termes de situation, elles sont inacceptables parce qu'il y a une asymétrie entre le travail et le capital, parce que c'est le travail qui produit le capital.

Si on revient au texte de Bentham qui présentait son projet de panoptique, il disait ceci, pour se rendre maître d'un certain nombre d'hommes il faut « ...disposer tout ce qui les environne, de manière à opérer sur eux l'impression que l'on veut produire, de s'assurer de leurs actions de leurs liaisons, de toutes les circonstances de leur vie...<sup>14</sup> » Pour gouverner un groupe d'hommes, il faut les abstraire de leur situation, se rendre maître des liens qu'ils pourraient établir.

Quelques siècles auparavant, Spinoza disait déjà que les hommes se croyaient libres parce qu'ils étaient conscients de leurs actes et qu'ils ignoraient ce qui les détermine. Penser en termes d'individu autonome est une forme de pouvoir.

## L'exemple de l'urbanisme

Quelle est l'enjeu ? que se passe-t-il lorsqu'on ne prend pas en compte le caractère complexe des situations ? L'urbanisme est un bon exemple, en effet depuis les utopistes du XIX<sup>ème</sup> siècle, jusqu'aux banlieues construites dans les années 60-70, le spectre d'une ville « rationnelle » n'a cessé de hanter l'Occident. « *Toutes les dimensions de la vie, individuelle comme sociale sont aujourd'hui traversés par cette problématique complexe que l'exemple de l'urbanisme permet de préciser : dans la France des années 1960, les « grands ensembles» d'immeubles d'habitations ont été construits en dépassant les anciennes unités de vie des quartiers, pour produire des unités utilitaristes plus vastes, des villes « pratiques ». Ce constructivisme urbain partait de l'idée qu'une ville est quelque chose de fonctionnel, dont il suffirait de restructurer les fonctions spatiales pour créer un meilleur espace de vie possible les « machines à vivre » que promouvait Le Corbusier. Mais à l'usage, le caractère de conglomérat de cette conception de l'urbanisme s'est inévitablement révélé pathogène pour ses habitants (violences, racisme, dépression, alcoolisme, économies parallèles, échec scolaire...).*

*En voulant modéliser le vivant, on a projeté des comportements de surface sur une réalité complexe. Car aller acheter le pain ne se réduit pas au fait d'avoir du pain à la maison : cette simple démarche mobilise toute une série de liens à dimension sociale (entre autres)...<sup>15</sup> »*

13 MARX, Karl, « Le Capital ». *op cit.*, pp264-265.

14 BENTHAM, Jeremy, *Op cit.*

15 BENASAYAG, Miguel, « Organismes et Artefacts », éditions de La Découverte 2010, p.131

Ce qui nous constitue est un processus complexe qui ne peut pas être énoncé en termes utilitaristes d'intérêt. Il ne s'agit pas d'une question superficielle ou d'une vague nostalgie d'un monde plus humain, ce n'est pas une revendication d'un quelconque humanisme. On vit toujours dans des situations singulières et complexes, c'est cela le lien social, pas la convivialité : le fait d'être gentil avec la boulangère et poli avec le facteur. L'enjeu est autrement plus important : est-ce qu'on peut penser nos vies à partir de la manière concrète dont elles sont vécues, à partir des situations, des lieux, des histoires dont elles sont tissées ? Ou doit-on les penser d'après la figure abstraite de l'individu autonome ?

### **Conclusion transitoire...**

Il ne s'agit pas de penser pour le sport, mais penser parce que comme l'affirme Michel Foucault, il y a un lien indissociable entre savoir et pouvoir. Il ne s'agit pas de croire que le pouvoir central connaît des secrets qui font sa force, ce n'est pas cela le problème. La question est d'après quel type de savoir, on pense nos vies ? Doit-on formater nos vies selon un savoir abstrait et utilitariste ? C'est-à-dire devenir des individus autonomes disposant d'un certain capital-compétences. Ou peut-on fabriquer un savoir d'après notre expérience ? C'est-à-dire devenir acteurs de notre vie, faire en sorte que le savoir d'après lequel on fabrique notre monde soit fabriqué d'après nos expériences singulières.

Ce sont les liens qui nous constituent en tant que singularité. Chercher des liens implique donc devenir minoritaire, penser depuis le mélange particulier d'histoires qui nous constitue, mais s'occuper des liens implique aussi que ce regard, nous permet de penser ce qui nous relie au monde, donc offrir un point de vue singulier sur ce qui est commun, s'occuper de ce qui est commun.

S'occuper de ce qui est commun, les questions sociales qui nous traversent, réactiver les histoires qui nous constituent, signifie aussi développer des conflits. Si tout n'est pas intérêt, cela signifie aussi qu'il y a du non-négociable, qu'il y a des questions sur lesquelles il n'y a pas de consensus possible, des terrains sur lesquels non seulement le conflit, mais aussi l'affrontement sont inévitables. Le lien social n'est pas une usine à consensus, dans ce temps de néolibéralisme, c'est l'un des noms de la résistance.